

Dominique MORGEN

TOI et MOI

Roman

Cet ebook a été publié

© Dominique Morgen

Tous droits de reproduction
intégrale ou partielle réservés.
L'auteur est seul propriétaire
du contenu de cet Ebook.



DU MEME AUTEUR

Et moi... tu m'as portée dans ton ventre ?

Le poids du secret

Et si...

Deux cœurs en un

A paraître prochainement

Nuit d'Orage

A paraître

*La vie est une comédie implacable
C'est là que réside toute sa tragédie.*

Martin Stillwater

CHAPITRE 1

Le temps est maussade. Une de ces journées au ciel gris, sans soleil, sans lumière, qui vous donne l'impression d'avancer dans la vie par pur automatisme. Dans l'assemblée qui se forme petit à petit, les uns et les autres claquent des talons pour se réchauffer ou sautillent d'un pied sur l'autre. Les cols sont relevés sur les bouts de nez gelés, et des bouches sortent des volutes d'air froid soulignant le choc des températures. Les femmes sont plutôt bien emmitouflées. Les hommes ont endossé leur pardessus et jouent de leurs mains pour accompagner leur voix qui se perd dans le brouhaha. Ils sont nombreux à être venus accompagner le défunt à sa dernière demeure. Famille, amis, patients, collègues... ils sont tous là, consternés par cette disparition brutale et prématurée.

Soudain les cloches se mettent à sonner. Certaines personnes se taisent amorçant le recueillement, d'autres élèvent le ton pour passer au-dessus des cloches qui annoncent le début de la cérémonie. La plupart entrent pour prendre place dans l'église. Il y fera plus chaud que sur ce parvis venteux qui vous glace le sang.

La voiture arrive, ralentit et recule pour présenter sa porte arrière face à l'entrée. Une autre voiture la suit puis une troisième. De la deuxième descendent deux hommes au costume sombre et à la cravate noire. Leurs visages sont sérieux et de circonstance. Ils rejoignent deux de leurs collègues qui s'empresent d'ouvrir le coffre du fourgon.

Tous les quatre soulèvent le cercueil. Deux tréteaux vite positionnés sont prêts à recevoir le corps. Ensemble, ils le font passer de la voiture aux supports et le recouvrent très vite des gerbes et couronnes de fleurs que famille et amis ont offertes en guise de dernier hommage.

Une femme se rapproche, celle qui vient tout juste de sortir de la troisième voiture, accompagnée d'une autre femme plus âgée qui s'accroche à son bras. Elles ne quittent pas des yeux cette longue boîte en chêne blond qui leur écrase le cœur. Trois enfants suivent leurs pas. Une jeune fille d'une maigreur incroyable, au teint pâle, serre les dents, présentant un visage fermé qui semble empli de colère. Elle pourrait bien avoir seize ou dix-sept ans, ou plus. Elle se tient droite, lointaine, oubliant tout ce qui l'entoure. À côté, un plus jeune garçon suit sa mère puisant en elle toute la force qu'il va devoir déployer pour contenir son chagrin. Il doit se comporter en homme aujourd'hui et oublier ses quatorze petites années qui hier lui donnaient le droit de pleurer. Dira-t-on assez la dignité des enfants dans la souffrance ? Il reste avec sa petite sœur de trois ans sa cadette qui, elle, est incapable de refouler ses larmes qui coulent et coulent sur ses joues.

Les femmes et les enfants rejoignent d'autres membres de la famille qui leur ouvrent les bras. Ils entrent à pas lents, les yeux baissés pour fuir les regards qui les épient. Et pourtant de nombreux témoignages de sympathie leur sont manifestés. Des mains les touchent au passage, des embrassades chaleureuses les étreignent, des mots d'encouragement et de courage sont prononcés... les

regards témoignent d'une certaine pitié... Ils avancent vers les premiers rangs qui leur sont réservés. Le prêtre les accueille et marque sa compassion en laissant sa main posée sur l'épaule de l'épouse qui l'écoute sans parler. Le corps les a rejoints. Il est dans la nef centrale, tout près d'eux désormais. Le premier chant est entonné par une femme qui invite l'assemblée à la suivre. La petite pleure encore. Sa mère laisse son bras sur son épaule et parfois se penche vers son oreille pour lui murmurer des mots doux qui la font encore plus pleurer. L'aînée reste isolée et garde son visage fermé sans voir son petit frère qui se trouve écartelé entre ses sentiments et l'image qu'il a décidé de donner pour que son père soit fier de son petit garçon.

Une homélie met en avant les qualités du défunt, insistant sur l'infinie bonté du Père des hommes, Dieu d'amour pour ses fidèles serviteurs. Des lectures sont faites par des proches. L'ami et associé est même venu prendre la parole au micro pour s'exprimer sur ce brillant spécialiste qui savait diriger ses équipes avec charisme. Il vante les qualités de cet homme apprécié de ses collaborateurs, qui avait le don de dynamiser sa clinique en mettant en avant les rapports humains, en sachant faire confiance, qui privilégiait la concertation et le travail en équipe dans le respect total de ses interlocuteurs, quels qu'ils soient. Cet homme qui déployait une folle énergie et qui travaillait comme un forcené souvent au détriment de sa vie privée. Cet homme qui avait construit et développé un noyau humain soudé qui le regrettera et pour qui la douleur restera longtemps vive.

Des raclements de gorge, des toux, des étouffements, des

bruits de chaise et de mouchoir déchirent ponctuellement le silence. Les orgues accompagnent les chants repris en chœur par une assemblée fervente plutôt jeune. La communion s'éternise, pénible pour la famille qui se sent observée et qui trouve les minutes qui s'écoulent longues et cruelles. La cérémonie prend fin avec une dernière prière de recueillement. Le représentant des pompes funèbres explique enfin que la famille ne souhaite pas recevoir de condoléances après la bénédiction du corps. Un livret sera placé au fond de l'église, permettant à ceux qui le désirent de laisser un message.

Enfin, le corps béni et salué une dernière fois est enlevé et porté à nouveau par les quatre hommes qui rejoignent à pas lents le fond de l'église puis la voiture qui les attend.

Une femme, dans les rangées opposées, le regarde passer, les yeux emplis de larmes. Elle est jeune, très jeune. Un gros ventre alourdit sa silhouette. Très vite, elle rehausse ses lunettes noires pour se cacher plus facilement au regard de ceux qui pourraient la reconnaître. Elle reprend son sac et fuit avant que l'assemblée ne gagne le fond de l'église et n'entoure la voiture qui s'éloigne vers la dernière demeure du défunt.

Les langues se délient. *« Si jeune !... Mais comment cela est-il arrivé ?... Un homme si brillant !... Aussi brutalement... tant de malheurs !... Pauvres petits... »*

Au cimetière, ne sont conviés que la famille et les amis les plus proches. La douleur est à son paroxysme pour ce

dernier adieu. Les dos sont courbés en avant, luttant contre le froid et la douleur. Les nez coulent et les mouchoirs essuient discrètement les larmes qui inondent les joues en silence. Les deux plus jeunes enfants sont agrippés au manteau de leur mère qui resserre l'étreinte sur ses petits. L'aînée a repoussé son geste et continue à mener son combat seule. En harmonie avec l'atmosphère funèbre, la journée reste couverte et le ciel gris enveloppe la terre.

Non loin, fuyant les regards, la femme enceinte reste en retrait, soutenue par quelques amis aussi discrets qu'elle. Ses cheveux sont rassemblés dans une toque de fourrure, son grand col lui cache la bouche et le bout du nez, une invraisemblable paire de lunettes lui mange le visage... personne ne fait attention à sa présence... sauf Rose qui l'a immédiatement sentie dans l'église et qui lutte pour l'oublier en espérant que les enfants n'auront pas remarqué sa présence.

Étonnante, cette discrétion de la part d'une femme qui n'a jamais cherché à rester dans l'ombre !

CHAPITRE 2

Nous nous sommes rencontrés dans des conditions extrêmement singulières, je dois dire. J'en ai longtemps rougi et le comique de la situation a pris le dessus sur la honte. Je pense que vous allez aussi sourire ou même rire quand je vais vous raconter comment j'ai rencontré celui qui allait devenir mon mari.

Je venais de passer mon baccalauréat avec succès. Aussi mes grands-parents, pour me récompenser, avaient-ils décidé de m'offrir une semaine de vacances au soleil dans un grand hôtel. Je n'avais pas l'habitude de fréquenter ce genre d'endroit que je ne connaissais qu'à travers les magazines et les émissions de télévision. Le cadeau m'apparaissait royal et je me mis à rêver au luxe qui m'attendait, entourée des deux personnes que j'aimais le plus au monde, après mes parents bien sûr et mes frère et sœur. La destination choisie fut le sud de la France, à Saint-Paul de Vence précisément. Notre hôtel et j'aurais envie de dire notre palace s'appelait *L'Oliveraie*.

Dès notre descente d'avion, nos narines furent chatouillées par les odeurs environnantes. Cela sentait bon le pin, la lavande, le chaud emmagasiné dans le sol. Nos yeux ne se lassaient pas de se poser sur les lauriers en fleurs, les bougainvilliers grimpants, les hibiscus dont les corolles vives semblaient s'offrir à nous sans retenue. Il faisait un temps idéal, idyllique, avec un ciel bleu sans nuage. Juste une petite brise délicieuse qui rendait l'atmosphère très

agréable. À chaque virage que nous abordions, à bord de notre voiture de location, nous découvriions de petits triangles de mer d'un bleu intense surgissant de temps à autre dans l'échancrure des arbres. Le soleil jouait dans le feuillage argenté des oliviers séculaires au tronc noueux et à la ramure tourmentée qui jalonnaient le bord de la route. Avec joie, nous nous avançons dans l'arrière-pays qui nous révélait de splendides beautés avec ses vignes, ses oliviers, ses cyprès, ses pins parasols, ses maisons ocre aux toits rouges qui rappelaient la couleur de la terre. J'avais les yeux écarquillés et j'étais aux anges comme une petite fille qui découvre son cadeau soigneusement emballé.

Après quelques virages d'une mauvaise route qui serpentait vers les hauteurs, nous avons enfin atteint notre destination. L'arrivée à l'hôtel fut magique. J'en garde encore le souvenir aujourd'hui. Un souvenir très précis qui fait que je pourrais vous parler de chaque détail de cette demeure, vous décrire les jardins et vous mimer chaque geste de ceux qui ont accouru pour nous accueillir et nous servir.

Au premier plan était aménagé un plan d'eau, lumineux miroir dans lequel retombaient les jets d'une fontaine. Des petits angelots s'y ébattaient innocemment sous le regard d'une sylphide qui tenait sur son épaule une cruche de laquelle coulait un filet d'eau. Derrière, une magnifique bâtisse ocre nous attendait dont la façade était en partie parcourue par les chèvrefeuilles, la vigne vierge, la glycine et les mûriers sauvages. À ses pieds, un jardin enchanté ravissait nos yeux avec ses plantes vivaces très diversifiées, ses allées de petits gravillons blancs qui sillonnaient au

milieu de multiples massifs de fleurs, d'arbustes et d'arbres. Les oliviers étaient en grand nombre, très vieux à en juger par la grosseur des troncs, solidement scellés au sol et présents depuis de multiples décennies, d'où le nom de la propriété. Un très grand escalier de pierre central s'élançait vers le ciel. Un homme, à la tenue impeccable, l'avait descendu précipitamment afin de nous ouvrir les portes de la voiture. *« Soyez les bienvenus à l'Oliveraie. J'espère que vous avez fait bon voyage. Entrez vite au frais, vos bagages suivront dans un petit moment. »*

Nous avons lentement gravi les marches de l'escalier, que décoraient des jardinières débordant de fleurs, pour atteindre le hall d'entrée. Celui-ci, climatisé, au sol recouvert de tommettes anciennes octogonales, courait sur presque toute la largeur de l'immense villa, entrecoupé de portes-fenêtres cintrées à petits carreaux qui donnaient d'un côté sur une vaste terrasse, de l'autre sur une rotonde. En son centre, sur des socles de marbre, d'immenses bouquets regorgeaient de fleurs à dominante blanche. Dans le salon contigu à ce hall, de larges fauteuils confortables attendaient les clients qui s'y abandonnaient avec joie. J'avais, totalement séduite par le charme irréel de cette vieille demeure. Quittant mes grands-parents qui se préoccupaient des formalités d'usage, je traversai un couloir et passai sous l'arcade d'un autre jardin, magnifique, bien que moins léché que celui que nous avions découvert en arrivant. Là, devant mes yeux éblouis, s'étendaient à l'infini des collines ondulées, subtile palette d'or, de vert et de brun, des vignobles sur les coteaux, une petite église et des oliviers. Je me souviens parfaitement aujourd'hui de ce paysage enchanteur qui me faisait

découvrir une autre facette de la vie. J'étais heureuse et si reconnaissante envers mes grands-parents.

J'allais oublier de vous parler des piscines en retrait des bâtiments dont l'une était ma préférée, en forme de haricot, entourée de chaises longues aux coussins moelleux, épais et confortables. Lieux magiques qui allaient être le témoin des premiers échanges que nous allions avoir, Marc et moi.

Après une fraîche collation fruitée offerte par un maître d'hôtel qui se tenait droit, son plateau d'argent à la main, nous avons pris possession de nos chambres. Mes grands-parents étaient au premier étage ; j'avais une chambre à l'étage supérieur. Les premiers jours, nous en avons profité pour nous reposer en passant des coins ombragés sous les tonnelles au plaisir de l'eau rafraîchissante. Mes grands-parents se reposaient du voyage et moi de mes examens pour lesquels j'avais fourni un gros effort. Le troisième jour, nous avons entrepris du shopping à Cannes. Ma grand-mère avait décidé de me gâter en passant des produits de beauté aux tenues chics dignes de grands hôtels sans oublier les chaussures à petits talons que toute jeune fille devait savoir porter. Le changement était radical, moi qui ne portais principalement que des tenues sport, des jeans et des Converse... mais je ne voulais pas contrarier ma grand-mère qui désirait m'offrir ce qu'il y avait de plus beau et de plus féminin. Je me laissais gâter, savourant l'immense privilège de me retrouver enfant unique.

C'est ainsi que, profitant d'une fin de journée, j'ai entrepris de m'occuper, pour la première fois de ma vie, de mon

visage et de mon corps. Je me suis réfugiée dans ma salle de bain et j'ai fait couler un bain dans lequel j'ai versé presque tout le flacon d'huiles essentielles qu'une vendeuse experte avait réussi à faire acheter à ma grand-mère. J'y ai ajouté ces boules effervescentes achetées par la même occasion qui, en fondant, dégagent du parfum en même temps qu'elles vous relaxent. Une fois coulé le bain, chaud et parfumé à souhait, je m'y suis immergée jusqu'au menton avec un sentiment de bien-être inégalable, savourant pleinement ces instants de raffinement et de repos, sans autre préoccupation que de penser au moment présent.

Sortie de la baignoire, je me suis enveloppée dans le doux et moelleux peignoir de coton blanc éclatant brodé aux armes de l'hôtel et ai tordu une serviette en turban autour de mes cheveux mouillés. J'étais désormais prête à appliquer sur mon visage le masque « purifiant, désincrustant, à effet lifting » que ma grand-mère m'avait acheté pour embellir ma peau qu'elle trouvait trop pâle et trop terne. Suivant le mode d'emploi scrupuleusement, je l'ai appliqué en couche épaisse et régulière, prenant soin d'éviter le contour des yeux et de la bouche. Il suffisait de vingt minutes pour se découvrir un teint lumineux et éclatant.

J'avais du temps devant moi. Mon bain chaud et mon application en matière de beauté m'avaient donné soif. Je me suis souvenue qu'à l'étage était toujours mis à disposition du thé et des orangeades fraîches permettant aux clients de se désaltérer à tout moment. Non loin, sur une petite loggia, des fils étaient tendus qui permettaient de suspendre les serviettes de bain comme les maillots mouillés

au retour de la piscine. Le vent léger ainsi que le soleil séchaient le linge que nous reprenions bien sec avant les nouveaux plongeurs. J'allais en profiter pour faire les deux choses en même temps. J'ai donc décidé de m'aventurer dans le couloir non sans avoir pris la précaution de m'y savoir seule. Il était bien sûr impensable que l'on voie mon visage recouvert de l'épaisse croûte verte d'argile qui m'avait transformée en momie.

Ayant attendu le temps nécessaire et m'assurant que le couloir était bien vide, j'ai osé ouvrir la porte. Je me suis avancée timidement quand tout à coup, un courant d'air a brutalement claqué la porte de ma chambre. J'étais dans le couloir, reliée à ma chambre par la ceinture du peignoir restée coincée dans la porte. Inquiète de la situation et regardant partout si personne n'était en vue, j'ai commencé à tirer comme une folle sur ma ceinture au risque de la déchirer. Je préférais ce désastre à celui d'être aperçue affublée de mon masque vert, vêtue d'un simple peignoir dans le couloir. Mais impossible de me libérer de cette porte. Elle ne s'ouvrait pas et la ceinture restait résolument coincée. Il ne me restait plus qu'une chose à faire : me calmer et abandonner la ceinture. Heureusement, celle-ci n'était pas cousue. L'affolement me gagnait. Quelqu'un pouvait passer à tout moment et me surprendre. Je cognais sur la porte en espérant pouvoir la faire ouvrir avec mon épaule et mes pieds nus... rien n'y faisait et je me faisais mal. Quant à mon peignoir, dans mon combat qui engageait mes pieds et mes mains, il baillait piteusement, offrant mes formes à qui voulait les voir. J'étais désespérée avec ma tête de clown. Il me fallait désormais parcourir le couloir mais

dans le sens opposé à l'endroit où je souhaitais initialement me rendre et la distance n'était plus la même. Je devais passer devant toutes les chambres et gagner le petit coin salon qui offrait les journaux du jour. Un magnifique bouquet de fleurs et des fauteuils y étaient disposés à côté d'un téléphone mural. Le couloir était long mais heureusement vide et silencieux.

Pour atteindre cette nouvelle étape, je devais aussi passer devant les ascenseurs en priant le ciel que personne n'en sorte au même moment. À toute vitesse, mon turban oscillant sur ma tête, mon peignoir dénoué s'ouvrant à chaque pas, ma serviette de plage et mon maillot de bain mouillés initialement destinés à rejoindre les fils de la loggia sous mon bras, j'ai remonté l'interminable couloir jalonné de portes susceptibles de s'ouvrir à tout instant. Mon cœur battait la chamade et je priais le ciel d'atteindre le téléphone salvateur sans encombre. La réception me répondit aussitôt. Je bafouillai que je n'arrivais pas à entrer dans ma chambre et qu'il fallait m'envoyer quelqu'un le plus vite possible. En raccrochant, j'exhalai un soupir de soulagement. Dans quelques minutes, j'aurais regagné ma chambre.

Mais à peine avais-je posé le combiné que le signal de l'ascenseur se mit à cliqueter à mes oreilles. Je vis le numéro de mon étage s'inscrire et se figer au-dessus des portes. Celles-ci allaient s'ouvrir d'une minute à l'autre. Je n'eus que le temps de me jeter dans un fauteuil et d'attraper un journal au hasard que j'ai ouvert en grand pour me dissimuler. J'ai croisé les jambes pour me donner une contenance et une allure décontractée en même temps que

j'ai resserré le haut du peignoir sur ma poitrine afin que le visiteur ne remarque pas cette jeune fille à moitié nue, enturbannée et tartinée de boue croûteuse verdâtre. Les portes de l'ascenseur se sont ouvertes et se sont refermées. À mon grand désarroi, les pas que j'avais entendus se sont arrêtés et j'ai constaté avec horreur que des pieds, que j'apercevais par-dessous mon journal, restaient devant moi sans bouger. Je me sentais observée et mon désarroi atteignait son paroxysme quand soudain une voix masculine me fit remarquer qu'il serait plus facile de poursuivre ma lecture si je lisais mon journal à l'endroit. Vaincue, je baissai les bras, par la même occasion le journal, et tentai d'articuler des mots sans y parvenir, du fait de la rigidité du masque qui emprisonnait et figeait mon visage, soudant mes lèvres l'une à l'autre. « *'a'ends qu'on 'ienne me 'onner la 'é de 'a 'ambre* ». Le jeune homme éclata de rire en m'entendant et en découvrant *The mask* à la Jim Carrey. J'étais encore plus verte de colère devant cet imbécile qui se moquait de moi. J'en avais oublié mon peignoir qui s'était ouvert sans que je m'en aperçoive. Il en profita aussitôt pour me conseiller de le fermer pour que je ne prenne pas froid avec l'air climatisé. Je me sentais si ridicule et si idiote !

- *Je peux peut-être faire quelque chose pour vous ?*

- *Me'ci. Ils 'ont 'enir 'out de 'uite*

Ce goujat riait toujours, trouvant la situation très drôle alors que j'étais au supplice. Il ne songeait même pas à partir et restait planté là devant moi.

Enfin je fus sauvée par une dame de ménage qui

m'accompagna à ma porte. Tandis que je marchais de toute la hauteur de mon ridicule, humiliée comme vous pouvez l'imaginer, je sentais encore son regard derrière mon dos. Il n'allait tout de même pas pousser l'audace jusqu'à mémoriser mon numéro de chambre ? Enfin, retranchée dans ma chambre, je me suis débarrassée de rage de ce masque de momie qui tirait sur mon visage et l'ai jeté avec le reste du produit dans la corbeille. En plus, je ne voyais même pas les bienfaits de cette torture sur ma peau. À moins que mon teint écarlate de honte et de colère soit une preuve de réussite !

Je me suis bien gardée de raconter l'événement à mes grands-parents qui continuaient à profiter pleinement de leurs vacances. En ce qui me concerne, j'avais perdu ma sérénité car je n'avais de cesse de guetter dans tous les horizons la silhouette musclée et dorée de celui qui s'était moqué de moi et que je ne voulais en aucun cas rencontrer à nouveau. Dès que je l'apercevais, je lui tournais le dos ou disparaissais dans les toilettes. Je n'ai jamais autant fréquenté ce lieu que pendant ces quelques jours.

Et pourtant, je le cherchais et le suivais des yeux partout où il apparaissait. Je dois reconnaître qu'il était très beau. Il le savait car il jouait de ses charmes pour attirer à lui toutes les jeunes filles de l'hôtel qui se pâmaient à ses côtés. Il avait les yeux verts et une chevelure très noire renforçant son côté latin. Son bronzage brun en faisait un véritable Apollon. Sans vouloir l'admettre, mon cœur bondissait dans ma poitrine et je recherchais sa présence.

Le soir, je feignais de ne pas le voir à sa table, l'ignorant avec une indifférence et une désinvolture que je prenais pour une revanche. Je souriais et parlais avec tous ceux que je croisais au hasard de la journée ou de la soirée. Je soignais mon maquillage que mon teint hâlé mettait en valeur. Je prêtais très attention à mes toilettes, bénissant ma chère grand-mère de m'avoir offert de jolies tenues qui soulignaient mes formes. Je crois pouvoir dire que, sans être une Miss France ou une gravure de mode, je n'étais pas si mal. J'avais de longues jambes, bien dessinées, une taille fine et une poitrine plus que respectable. Mon long cou me permettait de dégager ma nuque lorsque j'emprisonnais mes longs cheveux bruns sur le dessus de la tête. Je n'étais pas vraiment jolie avec mon nez au bout un peu rond mais tous disaient que j'avais un regard de feu et de lumière qui illuminait mes traits. Je crois que ma beauté était un ensemble, si j'en juge le succès que j'avais au lycée. Les soupirants ne manquaient pas. Les regards gourmands fusaient. Les approches étaient nombreuses mais si ennuyeuses... Je n'avais jamais été attirée par l'un d'eux. Je les jugeais immatures, trouvant leurs jeux et leurs réflexions puérils. Aucun ne m'avait rendue amoureuse. Dans ces conditions, je préférais rester seule plutôt que vouloir ressembler à mes amies qui cumulaient les conquêtes en jouant au jeu des records. De fait, les garçons que je rencontrais restaient des copains, sans plus.

Ce garçon-là était plus âgé. On voyait à ses traits, à sa barbe naissante, à ses allures, qu'il avait déjà un peu vécu. Il devait bien avoir une dizaine d'années de plus que moi. Ce n'était plus un gamin et les femmes qui lui tournaient autour

en étaient une preuve évidente. Elles aimaient sa prestance et succombaient à son charme comme à son humour. Les hommes dotés d'un tel physique sont souvent la proie de mantes religieuses qui leur grignotent l'existence. On voyait bien qu'il ne les fuyait pas, ces sangsues, et avait l'habitude de remporter un succès fou auprès d'elles. Les regards que les femmes coulaient vers lui le flattaient. Oui, Cupidon ne l'avait pas oublié dans son lancer de flèches. Et moi, cela m'énervait au plus haut point.

Et pourtant, si bizarre que cela puisse paraître, je sentais qu'il me cherchait des yeux lui aussi... non plus de ces yeux moqueurs qui m'avaient rabaissée au rang de petite fille, mais de ces yeux admiratifs et brillants de celui qui cherche la bonne occasion de m'approcher. Je jouais au chat et à la souris pour le mettre à l'épreuve et lui glissais entre les doigts dès que je voyais qu'il venait dans ma direction. Cependant, un soir, alors que j'allais retrouver mes grands-parents dans la salle de restaurant, perdue dans mes pensées, garde baissée, il m'a surprise. Sa silhouette athlétique m'est apparue dans la lumière du crépuscule. Sans réfléchir, j'ai pivoté à cent quatre-vingts degrés pour aller m'écraser de toutes mes forces contre la baie vitrée de la rotonde. Le bruit fut terrible mais la porte a tenu. En revanche, j'étais dans ses bras, sonnée par le choc.

- Une première fois, je vous vois à moitié nue et maintenant je vous retiens à moitié morte. Je crois que nous pourrions nous présenter... moi, c'est Marc, et vous ?

- Moi... heu !... c'est Rose.

- Ravi de tenir dans mes bras une aussi jolie fleur !

Je m'étais relevée d'un bond, comme un cabri pris au piège qui retrouve la liberté. Il me regardait mais cette fois sans rire, me trouvant sans doute très particulière avec ma grosse bosse sur le front et mes lunettes de travers. Nous échangeâmes peu de mots. Je me retrouvais habitée du même malaise que lors de notre première rencontre. J'aurais souhaité que la terre s'entrouvre sous mes pieds pour m'engloutir tout entière dans ses fonds. Pourquoi cet homme me mettait-il dans des états pareils ? Face à lui, je perdais tous mes moyens et au lieu de me mettre en valeur, je m'enfonçais dans des sables mouvants qui m'anéantissaient. Mon Dieu, que j'étais cruche avec ma maladresse face à ces beautés qui bombaient le torse pour étaler leurs atouts. Pourquoi fallait-il que je sois aussi gauche ?

Je me suis drapée dans le peu de dignité qui me restait pour m'éloigner en faisant bien attention de ne pas trébucher. Je l'ai entendu crier mon prénom mais j'étais déjà loin, courant en me traitant d'idiote à chaque foulée.

Il faisait frais sur la terrasse dallée. J'en profitai pour reprendre mes esprits et me calmer. Les parfums du jardin montaient jusqu'à moi, précisément celui des roses qui me faisait tourner la tête. Le chant des cigales m'apaisait. J'aimais cette compagnie du Sud qui égayait ma brutale solitude. J'avais envie que nos vacances se terminent pour que la distance me fasse oublier ce bel Apollon qui me déstabilisait. Il ne valait pas la peine que je me mette dans des états pareils. D'ailleurs, à peine avais-je tourné le dos

tout à l'heure qu'une jeune fille virevoltait déjà devant lui, le gratifiant d'un baiser miauleur sur les deux joues. Elle portait une robe qui la moulait comme les écailles d'une sirène, révélant chaque courbe et chaque détail de son corps... Je haussai les épaules tandis qu'une soudaine jalousie me taraudait, me rendant malheureuse. Et pourtant, je peux vous dire que j'étudiais mes positions sur mon matelas au bord de la piscine... mais je n'avais aucune chance !

Ce même soir, j'ai entendu quelqu'un frapper à la porte de ma chambre. J'imaginai qu'il s'agissait de ma petite mamie venue me dire un dernier au revoir. Mais non, mon Apollon, qui avait en effet enregistré mon numéro de chambre, insistait dans les présentations. Il se tenait là, devant moi, la mine réjouie, portant dans ses mains deux boules de glace qui commençaient à fondre.

- J'ai pensé que Miss Catastrophe serait heureuse de se régaler le palais avec un petit sorbet qui lui ferait oublier ses mésaventures.

Je ne savais que répondre. Je portais encore mon peignoir blanc et j'étais démaquillée.

- Pourquoi ne remettez-vous pas cette robe blanche qui vous va si bien et ne viendriez-vous pas prendre un verre avec moi au lounge bar ?

J'étais vaincue et j'acceptai l'invitation, le priant de m'attendre en bas. Je refermai la porte, le cœur battant à

vive allure dans ma poitrine... Il frappa une nouvelle fois.

- Prenez au moins votre glace avant qu'elle ne m'inonde la main.

Vous n'imaginez pas la panique ensuite pour faire face à mes émotions. Je courais partout, renversant tout sur mon passage et étalant tous mes vêtements partout. Au bout de quinze minutes, j'étais fin prête, vêtue en effet de cette robe claire légèrement échancrée qu'il m'avait vue porter quelques heures auparavant. Je m'étais entraînée dans ma chambre, devant le miroir, à faire mon entrée. Corps droit, tête haute, poitrine bombée, reins creusés et léger mouvement de hanches pour faire jouer l'étoffe. Feignant la désinvolture alors que mon estomac était noué comme jamais, je l'ai rejoint sous les yeux des couples qui me suivaient des yeux en sirotant leur petit digestif. J'ai pris place près de lui, soudainement enveloppée d'un parfum de bonheur que je ne saurais vous décrire. Les moments qui ont suivi m'ont marquée à jamais. J'avais l'impression d'être devenue une princesse courtisée par un prince charmant.

Je suis follement tombée amoureuse de mon Apollon.

Nous avons passé notre dernier soir à faire connaissance. Je voulais tout savoir sur lui. Et comme je restais timide, je me servais de ses questions pour les retourner contre lui et obtenir les quelques renseignements qui me permettaient d'en savoir plus sur sa vie... J'ai vu à regret cette semaine idyllique se terminer. Vint le moment des adieux. Je ne pensais pas que je pouvais l'intéresser davantage, aussi

étais-je persuadée que je ne le reverrais pas. Et cependant, nous avons échangé nos numéros de téléphone et nos adresses e-mail. J'y voyais encore de la pure politesse.

Qu'est-ce qui fait que l'on s'éprend, comme cela, au premier regard ? Parfois, nous croisons quelqu'un et il suffit de quelques mots échangés pour que nous sentions que nous avons à vivre quelque chose d'essentiel ensemble. Il suffit pourtant d'un rien pour que ces choses-là ne se passent pas et que chacun poursuive sa route de son côté. Il y a des rencontres qui se font et d'autres qui vous échappent. Il est des êtres dont c'est le destin de se croiser. Où qu'ils soient, où qu'ils aillent, un jour ils se rencontrent. Quelques secondes fragiles suffisent pour que deux êtres inexistantes l'un pour l'autre se trouvent. Moi, je savais que je vivais des moments essentiels dans ma vie mais je n'osais y croire ! Qu'aurions-nous été si le destin en avait décidé autrement ?

Je fus donc très surprise de découvrir dès mon retour un message de sa part. Il se préoccupait de savoir si mon voyage s'était bien passé. Nous avons commencé une correspondance entrecoupée d'appels. Et nous nous sommes revus, une fois, puis une deuxième, puis à plusieurs reprises. Je le retrouvais à Paris ou il venait me surprendre dans ma petite ville universitaire de province. Le jeune médecin qui démarrait sa carrière se déplaçait pour rendre visite à la petite étudiante qui rêvait, le crayon en l'air, face à sa feuille de papier. Je ressentais soudain ce sentiment merveilleux d'être devenue quelqu'un de rare, de précieux et d'unique.

Nous nous sommes donné notre premier baiser. Il fut pour

moi un coup de tonnerre, un choc électrique à haute tension qui s'est répercuté dans mes veines à la vitesse d'un éclair, un incendie qui a embrasé tous mes sens... J'ai senti s'engouffrer dans ma poitrine une sorte de tempête qui a fait exploser mon cœur de bonheur en même temps qu'elle lui a donné un doux vertige.

J'ai découvert ensuite les plaisirs de la chair, le feu qui se loge dans votre ventre et qui fait naître chez vous l'envie irrésistible d'être touchée, caressée et possédée.

CHAPITRE 3

Notre liaison prenait une allure officielle. Marc était connu de tous mes amis et j'étais introduite dans le milieu carabin, parfois affolée et gênée par les grivoiseries que j'entendais ou dont j'étais témoin. Mes parents ouvrirent leur porte à ce jeune inconnu qui tournait la tête de leur fille. Mes grands-parents ressentaient une grande fierté de se savoir à l'origine de cette rencontre. Tous me soutenaient et m'encourageaient à poursuivre ce lien qui emplissait toute ma vie. De son côté, sa famille me trouvait bien jeune mais leur fils allait sur ses trente ans et il poursuivait une spécialité qui lui permettrait de faire vivre un jeune ménage.

Ses parents étaient assez singuliers et l'éducation qu'ils avaient donnée à leurs enfants était plutôt particulière elle aussi. Sous prétexte de confiance, ils avaient joué le rôle de parents copains qui laissent tout faire à leurs enfants, pourvu qu'ils ne viennent pas perturber leur vie. Marc m'avait confié un jour qu'il ne se souvenait pas avoir vu ses parents s'embrasser. Il avait fait le constat aussi qu'ils n'étaient pas plus forts en caresses, en câlins et en chatouilles envers leurs enfants. Il avait donc été livré à lui-même très tôt tandis que ses parents multipliaient ensemble ou chacun de leur côté les sorties et les amis, désertant trop souvent la maison. C'est une chance, dans ces cas-là, que les enfants mènent bien leur barque. Marc avait eu du mérite d'être parvenu au bout de ses études. Ce n'était pas le cas de sa jeune sœur qui, chien fou, avait brûlé la vie par les deux bouts pour finir dans une dépression sérieuse dont elle n'arrivait pas à se

soustraire. Toutefois, on sentait bien que Marc manquait d'assurance. Il recherchait toujours la compagnie et avait besoin de plaire pour se rassurer lui-même en premier lieu. La médecine lui convenait bien car elle répondait à son besoin de contact.

Contrairement à Marc, j'avais été élevée selon des règles d'éducation plutôt strictes. Mes parents tenaient aux vieux principes mais ils les appliquaient avec amour, en nous cadrant raisonnablement cependant. Ma mère se préoccupait toujours de nous, cherchant à nous rendre heureux et épanouis. Parfois, elle pouvait en être étouffante de protection mais son amour omniprésent nous faisait en oublier les débordements. Mon père faisait partie de ces hommes qui font confiance à leur épouse et qui n'interviennent que lorsque les limites du cadre sont dépassées. Il se consacrait passionnément à son métier, ne voyant pas ou refusant de voir un certain nombre de choses comme les heurts des enfants, leurs oppositions, les troubles de l'adolescence, la fatigue ou l'énerverment de sa femme. J'avais grandi dans une maison où j'avais appris où se trouvait la place d'une jeune fille. J'étais droite et honnête, sérieuse et travailleuse : une fille sans la moindre malice. En Marc, mes parents voyaient parfaitement leur futur gendre, flattés par le titre de médecin qui laissait penser que leur fille serait à l'abri de tout souci matériel. Nous étions donc soutenus par tous dans nos projets d'avenir.

Comme je l'avais deviné dès notre première rencontre, Marc avait déjà vécu et savait que les liaisons successives n'apportent aucun épanouissement mis à part les plaisirs à

court terme dont on finit aussi par se lasser. Il trouvait en moi la partenaire idéale, la femme pleine de fraîcheur auprès de qui il trouverait la stabilité et le réconfort affectif permanents, la bonne épouse et sans conteste l'excellente mère de ses enfants. Il disait que ma douceur était un atout merveilleux qui tempérerait son énergie sans la contrer. Il savait aussi que j'étais une femme déterminée qui atteignait ses buts élégamment, sans s'opposer, sans rien imposer, avec cette séduction innée qu'ont les femmes. Il me voulait à lui, pour lui. Comme le collectionneur qui reconnaît d'un seul coup d'œil averti et perspicace la pièce rare ou unique, il avait ressenti pour moi cette palpitation singulière qui ouvre le cœur à l'émotion. Aussi, empli d'un inépuisable désir d'amour, il avait demandé ma main à mon père qui ne se fit pas prier pour la lui accorder.

Les préparatifs du mariage commencèrent. Comme toutes les petites filles, j'avais rêvé d'un mariage de conte de fées, avec une robe de princesse, un beau soleil, un cadre très romantique... et autour de moi tous ceux que j'aimais. Je vivais sur un petit nuage, soutenue par ma mère et ma future belle-mère qui revivaient, à travers moi, l'époque où elles avaient embelli pour les yeux de leur compagnon. Les jours avançaient, les meilleurs, ceux qui précèdent ce jour exceptionnel qui vous fait tourbillonner d'un bras à un autre sans vous laisser la joie de profiter pleinement de votre journée. Je vivais un bonheur parfait que Marc partageait avec moi. Il nous semblait que rien ne pourrait nous arriver et que nos promesses étaient éternelles. Nous étions faits l'un pour l'autre, tellement en harmonie sur la vision du monde, de la famille et des enfants. Comment peut-on se

fondre à ce point dans un autre que soi ? De quoi sont-ils faits, ces liens invisibles qui vous unissent si fortement à l'autre ? Liens que nous acceptons, que nous désirons si intensément, si douloureusement parfois sans jamais craindre la moindre servitude ? Parfois je me demandais si les autres couples pouvaient s'aimer autant que nous, aussi fort que nous. La vie est si belle quand on a le cœur léger et que l'on pense qu'amour rime avec toujours.

Notre union fut scellée par un beau samedi de juin. Marc épousa cette jolie jeune fille, mélange de charme et de mystère, avec ce je-ne-sais-quoi de captivant par sa douceur secrète. Le soleil était aussi éclatant que nos sourires. J'étais la reine du jour et je resplendissais au milieu de nos nombreux invités. Entourée de mes petites demoiselles d'honneur en robe de taffetas rose pâle resserrée à la taille par une grosse ceinture ivoire incrustée de broderies vertes, je ressemblais bien à la princesse que je m'étais inventée. J'aurais voulu que ce jour ne finisse jamais et pourtant il a eu la fulgurance de l'éclair. De ce jour-là, il ne me reste qu'un souvenir flou. J'ai eu à peine le temps de parler avec les uns et les autres, sollicitée de toutes parts pour saluer la grand-tante venue de je ne sais où, le grand-oncle ayant parcouru les océans pour l'occasion, les amis éloignés ou proches de mes parents flattés d'avoir été conviés à la fête et tous les autres, notamment ceux du côté de Marc que je connaissais encore moins. Personne ne m'avait prévenue que la journée serait aussi fatigante. À la fin de la soirée, j'avais mal aux joues à force de sourire aux photographes et mes pieds me faisaient souffrir le martyre à force de piétiner dans mes petites chaussures neuves. Comme j'aurais aimé

pouvoir rejoindre la table de nos amis qui hurlaient de rire ! Cette journée inoubliable s'est achevée dans notre suite nuptiale qui a balayé d'un coup toute la fatigue. Déjà je me retrouvais dans les bras de Marc qui m'enlevait, une à une, les multiples épingles à cheveux qui avaient transformé mon chignon en pelote. Nous étions épuisés tous les deux par nos danses qui n'avaient cessé qu'au petit matin quand la piste n'avait plus été investie que par les amis des mariés, bouleversants de jeunesse. Je savourai ma première nuit d'épouse, endormie dans le creux de l'épaule de mon mari qui me répétait sans cesse que j'étais la femme de sa vie. Il y a des jours qui s'inscrivent d'une encre plus forte dans le calendrier de la vie et en modifient à jamais la couleur.

Notre première année de mariage a été un rêve éveillé. Marc me comblait de bonheur à chaque instant. Nous faisons l'amour aussi souvent que possible, dès que nous pouvions trouver un peu d'intimité. Je ne vivais qu'au son des pas et de la voix de mon mari. Je lui appartenais le jour et la nuit. Tout mon être était tourné vers lui, vibrant à la mélodie de la vie. Avez-vous eu déjà l'impression de fusionner avec un homme au point de ne plus être certaine d'exister, si ce n'est en tant que partie de lui ? Voilà ce que j'éprouvais aux côtés de Marc. Sous ses doigts, je me sentais aussi délicate que de la porcelaine et l'air que je respirais était léger et parfumé. J'étais Cendrillon au moment où elle devient princesse. Ma vie n'était que dorure et lumière.

Marc me demanda d'abandonner mes études. Je venais de réussir ma première année de médecine. Profitant des absences de mon mari, j'avais beaucoup travaillé pour

réussir cette année. Je voulais qu'il soit fier de moi et j'avais imaginé le rejoindre un jour dans sa clinique. Il pensait autrement. Il disait que nous ne pouvions être deux médecins dans la même famille et que les études étaient longues. Il ne concevait pas d'attendre plusieurs années pour avoir des enfants, prétextant son âge déjà avancé. Il avait la trentaine triomphante. Même si tout en lui respirait l'énergie et la vitalité, il était impensable, selon lui, qu'il soit un père âgé pour accueillir ses enfants. J'hésitais naturellement. À aucun moment ne m'était venu à l'esprit de renoncer à faire des études. Il me disait que je n'aurais pas besoin de travailler, ses revenus devant nous permettre de vivre honorablement. Il me faisait rêver en évoquant la belle maison que nous aurions, résonnant des cris de joie de nos enfants et offrant un accueil chaleureux à nos amis. Jeune fille aimante et disciplinée, je me suis rangée à son point de vue qui se justifiait. Toutefois j'ai maintenu le désir de rester étudiante et ai bifurqué vers des études de psychologie, sans grande conviction cependant. Follement amoureuse en effet, j'étais prête à me soumettre et à suivre mon mari partout. J'aurais pu aller jusqu'au bout du monde pour lui ! Heureusement, il ne me le demanda pas... il voulait juste que je sois toujours disponible pour le suivre dans ses déplacements aux quatre coins de France. Souvent absente à la faculté, j'ai fini par opter pour les cours en candidature libre. J'obtins cependant mon année, je me demande encore comment.

Nous n'étions pas le genre de couple qui se dispute. Nous ne nous faisons jamais la tête, ayant pour principe d'oublier sur l'oreiller tout désaccord. La plupart du temps, nous

débattions de tout sans que nous nous opposions dans les décibels. Les quelques différends que nous connaissions étaient de ceux qu'ont les ménages bien assortis. Je n'éprouvais jamais d'impatience, d'ennui ni d'indifférence, acceptant notre mode de vie sans aucune réserve. Je savais plonger dans les pensées de Marc, partager ses plaisirs et anticiper ses soucis. J'étais une partie de lui-même comme il était une partie de moi-même. Rien de ce qui l'occupait ne me laissait insensible ; de son côté, il participait à tout ce qui m'intéressait et nos soirées n'étaient jamais ennuyeuses. Nous établissions des projets d'avenir, échangeions sur divers thèmes... sans que nous n'éprouvions l'envie ou le besoin d'allumer la télévision. Souvent, nous parlions du bébé que nous allions avoir et de ceux qui lui succéderaient, nécessitant une belle maison où il ferait bon vivre. Quand Marc n'était pas trop fatigué, il nous arrivait de nous offrir le luxe d'un cinéma, d'une pièce de théâtre, d'un concert ou d'un bon restaurant. Mais la plupart du temps, c'est au chaud de notre nid d'amour que nous préférions rester tous les deux.

Professionnellement, Marc connaissait une période difficile. Il travaillait comme un fou, multipliant les heures de présence. Il adorait son travail. Il était travailleur et obstiné et voulait des résultats. Dans la clinique où il officiait, l'ambiance était lourde et pesante. Le manque de personnel et un matériel parfois obsolète créaient des tensions et allongeaient les heures de travail. Il rêvait d'avoir un jour sa propre clinique, aussi prenait-il toujours son temps pour entretenir de bonnes relations avec ses patients, les entourant de beaucoup d'attention et de soin. Il ne cessait de

me répéter qu'il faisait ses armes, apprenant son dur métier de chirurgien.

J'étais patiente et indulgente, acceptant une vie privée parfois sacrifiée le jour comme la nuit.

CHAPITRE 4

Nous avons pris l'habitude de nous retrouver assez souvent dans la petite trattoria qui jouxtait la clinique où travaillait Marc. Je l'y retrouvais pour le déjeuner en accordant ma venue à ses horaires fantaisistes. Nous nous racontions notre matinée en nous tenant la main. Nous avions tant de choses à nous dire que parfois nous parlions en même temps. Nous éclations de rire aussitôt. Nous nous embrassions comme si nous voulions emmagasiner des baisers pour l'après-midi qui allait nous séparer. Nous adorions ces moments rapides marqués d'intensité. Parfois, il nous arrivait d'ouvrir notre table à des infirmières ou confrères que Marc appréciait, avec qui nous passions quelques moments agréables. Nous nous séparions ensuite, chacun accaparé par ses activités. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Nicolas, un jeune interne très sympathique qui avait le don d'animer la table en même temps qu'il soulevait des débats passionnants. Une amitié naissait entre les deux hommes que j'avais envie de partager d'autant que je sympathisais avec la jeune femme de Nicolas, Camille, un peu plus âgée que moi.

J'aimais cuisiner de bons petits plats le soir et réaliser des desserts succulents. C'était ma façon d'accueillir mon mari. Je préparais une jolie table et avec un rien je constituais un menu délicieux. Marc ne s'étonnait plus de ces dîners surprises. Fatigué par ses horaires épuisants, il savait cependant apprécier mes efforts culinaires. Sa reconnaissance et ses encouragements suffisaient à me rendre heureuse et me donner l'envie de toujours le gâter.

Toutefois, l'accueil ce soir-là attira son attention :

- *Quelle jolie table ! encore plus belle que d'habitude ! Aurais-je oublié quelque chose ?*

- *Rien, mon chéri, j'avais envie de nous réserver un bon moment autour d'une jolie table et de belles assiettes appétissantes. J'ai mis plus de cœur à cuisiner ce soir.*

- *Et moi qui rentre si tard !*

- *Ce n'est pas grave, l'essentiel est que personne ne nous dérange et que tu ne sois pas de garde cette nuit.*

J'avais cuisiné une bonne partie de l'après-midi pour sortir des sentiers battus. Je m'étais appliquée à mettre les petits plats dans les grands. J'avais même appelé mon père pour qu'il me conseille un bon vin. J'avais tellement le cœur en fête ce soir-là ! Au moment du dessert, j'étais arrivée avec un gâteau un peu particulier. Sur le nappage de mon gâteau au chocolat était posée une petite malle bleue en plastique. Je l'avais trouvée au rayon des glaces pour enfants. J'avais mangé l'intérieur puis y avais caché mon trésor.

- *C'est amusant, cette petite malle sur le gâteau.*

- *Ouvre-la et tu verras.*

Je ne tenais plus en place, trépignant d'impatience sur ma chaise comme une véritable petite fille qui meurt d'envie d'offrir son cadeau qu'elle a confectionné avec amour. Avec délicatesse, Marc ouvrit la malle, évitant de justesse le chocolat fondant qui commençait à lui couler sur les doigts. Il fut tout étonné d'y découvrir et d'en sortir une petite et